



SESSION 2018

**AGREGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : LETTRES MODERNES

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS AUTEURS
DE LANGUE FRANÇAISE**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

Dans une classe de Première, vous étudierez l'ensemble des textes suivants dans le cadre de l'objet d'étude : « La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVIème à nos jours ».

Vous présenterez votre projet d'ensemble et les modalités de son exploitation en classe.

Extrait 1 : Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1548.

Extrait 2 : Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, première partie, 1755.

Extrait 3 : François-René de Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, première partie, livre troisième, 1802.

Extrait 4 : Jean-Christophe Bailly, *Le Parti-pris des animaux*, 2013.

Extrait 1

Mais, à la vérité, c'est bien pour néant de débattre pour savoir si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir personne en servitude sans lui faire de tort, et qu'il n'y a rien au monde de plus contraire à la nature, qui est en tout point raisonnable, que le tort. Il en résulte donc que la liberté est naturelle, et si je suis le même raisonnement, j'en déduis que nous ne sommes pas nés seulement en possession de notre liberté, mais aussi avec une propension à la défendre.

Or si d'aventure nous émettons quelques doutes sur ce propos, et si nous sommes si abâtardis que nous ne puissions reconnaître nos biens ni, de même, nos penchants naturels, il faudra que je vous fasse l'honneur qui vous appartient, et que je fasse monter, si je puis dire, les bêtes brutes en chaire pour vous enseigner votre nature et condition.

Les bêtes, – qu'ici Dieu me vienne en aide – si les hommes font trop les sourds, leur crient « vive la liberté ». Il y en a plusieurs, parmi elles, qui meurent sitôt qu'elles sont prises : comme le poisson quitte la vie aussitôt que l'eau, pareillement ces bêtes-là quittent la lumière, et ne veulent point survivre à leur naturelle liberté. Si les animaux posaient entre eux quelque prééminence, ils feraient de ces bêtes-là leur plus noble caste. Les autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, font lorsqu'on les prend si grande résistance d'ongles, de cornes, de bec et de pieds, qu'elles déclarent assez combien elles estiment cher ce qu'elles perdent. Puis, étant prises, elles nous donnent tant de signes apparents de la conscience qu'elles ont de leur malheur, qu'il est aisé de voir qu'à partir de ce moment il s'agit pour elles de dépérir plutôt que de vivre, et qu'elles continuent leur vie plus pour regretter leur aise perdue que pour se plaire en servitude.

N'est-ce pas ce que veut dire l'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à n'en pouvoir plus, ne voyant plus d'issue, étant sur le point d'être pris, enfonce ses mâchoires et casse ses défenses contre les arbres, tant le grand désir qu'il a de demeurer libre tel qu'il est lui donne de l'esprit et l'incite à marchander avec les chasseurs pour savoir si pour le prix de ses défenses il en serait quitte, et s'ils accepteraient qu'il donne son ivoire, et paye cette rançon pour sa liberté. Nous nourrissons le cheval dès sa naissance pour l'appivoiser à servir. Et pourtant nous qui pensons savoir le flatter quand vient le moment du dressage, nous le voyons mordre le frein, se ruer contre l'éperon, comme pour montrer à la nature, semble-t-il, et témoigner au moins par là que s'il sert, ce n'est pas de son gré mais par notre contrainte.

Mais que faut-il donc dire ?

*Même les bœufs sous le poids du joug geignent,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent.*

Comme je l'ai dit autrefois¹ au temps où je me consacrais à nos rimes françaises – car je ne craindrai point, écrivant pour toi, ô Longa², d'y mêler mes vers, lesquels je ne te lis jamais sans que, par l'apparent contentement qu'ils te procurent, je n'en tire une grande fierté.

Ainsi donc, puisque tous les êtres qui ont la faculté de sentir sentent systématiquement le mal de la sujétion, et courent après la liberté, puisque les bêtes qui pourtant sont faites pour le service de l'homme ne peuvent s'accoutumer à servir qu'en protestant d'un désir contraire, quelle malchance a donc eu lieu qui a pu dénaturer l'homme, seul né véritablement pour vivre libre, au point de lui faire perdre et le souvenir de son être premier, et le désir de le retrouver ?

Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (1548), translation en français moderne par Myriam Marrache-Gouraud (Gallimard, Folio plus, 2008).

¹ Les vers qui précèdent sont de La Boétie lui-même.

² Guillaume de Lur, sieur de Longa, a été le prédécesseur de La Boétie au parlement de Bordeaux, et est le premier destinataire du *Discours sur la servitude volontaire*.

Extrait 2

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les opérations de la Bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort, parce que l'Esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la Nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la Bête que du plus au moins. Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête. Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La Nature commande à tout animal, et la Bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les Lois de la Mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la Bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distincte et presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaires, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles, et innocents ; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même, et de la Nature. Il serait affreux d'être obligés de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants³, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité, et de leur bonheur originel.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, première partie, 1755.

³ Selon François Coréal (*Voyages aux Indes Occidentales*, 1722), les peuples qui vivent entre l'Orénoque et l'Amazone avaient pour coutume de chercher à aplatir la tête des nouveaux nés entre des planches de bois.

Extrait 3

Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille ; mais le serpent a souvent été l'objet de nos observations ; et, si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Écriture. Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux ; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît, et disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent aux divers aspects de la lumière, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente des tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette ; il siffle comme un aigle de montagne ; il mugit comme un taureau. Il s'associe naturellement aux idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées : objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie ; le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme les fouets des furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence ; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de doux sons ; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnette entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte ; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. À l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante ; il brandit sa double langue comme deux flammes ; ses yeux sont deux charbons ardents ; son corps gonflé de rage s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge ; sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse ; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte ; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. À mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbites du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante, et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones ; le reptile baisse son cou nuancé, entrouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre

camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'euro péens, qui en croyaient à peine leurs yeux : à cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme*, première partie, livre troisième, 1802.

Extrait 4

C'était il y a peu à la ménagerie du Jardin des Plantes à Paris, qui est un endroit très étrange et très beau : s'il ne conserve pas beaucoup d'espèces et ne montre que des animaux qui peuvent subsister sans trop de dommage dans des aires conçues à une autre époque (l'origine du Jardin remonte à 1794 et les plus anciennes fabriques datent de 1802), il ouvre au cœur de la capitale une retraite profonde et calme – je voudrais la décrire plus longuement car elle indique, y compris avec ses contradictions, une possibilité de coexistence que l'on accueille, lorsqu'on y vient, avec beaucoup de joie et, aussi, avec une sorte de respect – mais ce qui s'impose tout de suite, aussitôt que l'on y a fait quelques pas, c'est une retentissante rupture de charge entre le temps extérieur, celui de l'agitation de la grande ville, et le temps qui est intérieur à ces allées qui s'en vont, entre les animaux captifs et les fabriques anciennes, sous de grands arbres. On pourrait objecter que cette rupture de charge est le propre de tout jardin, mais ce n'est vrai qu'en partie, car le temps ou la forme du temps où l'on a la sensation de se retrouver immergé dans cette Ménagerie n'est pas seulement une accalmie ou un ralentissement – cela, n'importe quel parc un peu vaste et bien conçu le produit en effet sans peine – mais se présente, et l'on en a la sensation confuse, comme une forme concertante, composée et, en plus d'un sens, savante : sans doute parce que l'on se retrouve dans un lieu qui documente une forme ancienne de savoir mais surtout parce que dans ce dictionnaire les animaux, malgré lui, introduisent la vie, le vif de leur être, ce qui se traduit d'abord par un décrochement – cette rupture de charge temporelle dont je parle, et qui est spécifique.

La tentation est donc grande, ici, de parler d'un simple effet de ralenti, ou d'une dilatation, mais c'est plus difficile et plus tressé et ce qui m'est venu à l'esprit, dans l'espace qui sépare les gours, ces grands et magnifiques bovidés sauvages venus d'Inde, si puissamment placides, et les oiseaux de la grande volière, avec leurs vols fléchés et leur affairément, c'est que la respiration même de cet espace était affectée par ce contraste et cet équilibre entre des temporalités si différentes, c'est que la simultanéité de ces courbes de temps distinctes produisait dans l'air une sorte d'onde stationnaire en forme de hamac où l'on n'avait plus qu'à s'étendre : non pour être bercé mais pour entrer dans une habitation hypersensible du temps, une maison si l'on veut, mais une maison de résonance et d'amplification où chaque geste non humain, du côté de la lenteur des ruminants (mais les gours, ai-je appris, peuvent aussi courir, comme les buffles, à une vitesse surprenante) comme de celui de la vivacité des oiseaux, où chaque geste, donc, cesse d'être un spectacle pour devenir une pensée, une pensée que nous serions en état de former. « Vous qui habitez le temps », Valère Novarina a un jour imaginé ce beau titre et comme il se trouve qu'il est aussi l'auteur de l'étonnant *Discours aux animaux*⁴, j'hésite d'autant moins à entendre derrière lui et derrière le « vous » auquel il s'adresse non seulement les hommes mais aussi les bêtes, les bêtes qui habitent le temps autrement que nous et chacune à leur façon, avec de fantastiques brièvetés et de très longues paresse.

Le *vif*, ce que je cherche à attraper par ce mot, ce n'est pas seulement le vivant, c'est la vivacité d'allure de ces temps enchevêtrés que nous ne croisons que rarement, sauf peut-être, même si c'est de façon quelque peu faussée, dans les espaces artificiels des zoos ou semi artificiels des réserves. Mais à travers ces rencontres, dont la temporalité réelle, en nature, est

⁴ Valère Novarina, écrivain et dramaturge né en 1947 à Genève, a publié en 1987 *Le Discours aux animaux* et en 1989 *Vous qui habitez le temps*.

toujours éphémère et furtive, ce qui est entrevu, c'est cet autre temps, ce sont ces autres habitations du temps. Si le temps du contact avec les bêtes est, le plus souvent, le vif et l'éphémère, il reste que nous rejoignons à travers lui – et c'est l'équivalent de ces fentes dont je parlais – cette autre couche de temps où se rechargent les horloges internes des animaux et où peut-être il serait bon que nous rechargeons aussi la nôtre pour améliorer notre pesanteur, nos vols (nos pensées) et notre vue.

Jean-Christophe Bailly, *Le Parti-pris des animaux*, « Sur le vif », 2013.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0202A	101	0559

► **Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAH	0202A	101	0559